

Jean-Louis Béchu

**DES HECTARES
DE SILENCE**

Choix de poèmes 1950-1991

Editions *Infimes*

« Pour que les signes deviennent lumière »

*Voici que j'ai mémoire
D'un hiver hérissé de plumes,
Les fruits vieillissaient dans le cellier.
Au-dessus du canal
Des boules de gui allumaient
Leurs lampes de verre,
Pour toi,
Invitée,
Charnelle
Dans l'air bleui,
Toi, figure de proue
Dans le pays des roseaux.*

J. L. BÉCHU, *La Maison au bord du canal*, 1979.

Jean-Louis Béchu estimait que sa poésie était orientée par trois grands pôles : l'usine, la lumière intérieure et le voyage. Le choix de ses poèmes que nous proposons dans le présent volume, composé d'une partie de sa production allant de 1950 à 1991, s'efforce de ménager une place à ces trois sources d'inspiration. Avant d'être illuminations, contemplations ou harmonies, ce qu'elle ne laisse pas d'être également, la poésie est ici pratiquée comme un cri de révolte. Béchu ne s'est jamais payé de mots, suivant toujours ce principe affiché dans une dédicace à son ami Luc Bérumont : « dans l'ordre et le désordre du songe, le vécu et l'écrit doivent être simultanés ».

Jean, Gaston, Désiré Béchu est né à Fay-aux-Loges (Loiret) le 24 octobre 1918. Il a passé l'essentiel de sa vie de poète et d'écrivain à Orléans, une vingtaine d'années rue Émile Davoust, dans le voisinage des tours gothiques de la cathédrale Sainte-Croix. Dans son recueil de nouvelles intitulé *La maison au bord du canal* (*L'Amitié par le livre*, 1979), il évoque son enfance dans la « petite maison couverte de tuiles » sur la route des étangs, dans ce pays de mares et de roseaux qui marquera profondément son lyrisme. À l'issue de ses études secondaires, le jeune Béchu fait les Beaux-Arts à Paris avant de participer, pendant la Deuxième Guerre mondiale, à la campagne de Flandres. Après la débâcle, il connaît le travail obligatoire en usine et s'engage dans les F.F.I., expérience qu'il relate dans sa nouvelle « *Le Temps des corbeaux* ». Jean-Louis Béchu est l'auteur de nombreux articles de journaux, de livres de prose, contes, nouvelles, chroniques régionales, romans (parmi lesquels *La Nuit logique* en 1967 chez Gallimard), ainsi que d'albums en collaboration avec des artistes tels que Jeanne Champillon, Claude Bourdin, Kervennic, Roger Toulouse, Gilbert Sabatier, Jean Feugereux ou Louis-Joseph Soulas. La plupart de ses poèmes sont parus aux éditions Millas-Martin, et souvent à compte d'auteur. Dans les années 70-80, il participe à la vie des revues, notamment la revue *Phréatique* alors animée par le poète Gérard Murail (1925-2010).

Jean-Louis Béchu publie *Paris-la-Misère*, son ode aux sans-abri, en 1950, quatre ans avant la célèbre « insurrection de la bonté » de l'abbé Pierre au cours de l'hiver 1954. On retrouvera certainement dans ce chant de la misère et de ceux que l'on appelle encore les « vagabonds » quelques accents d'un Émile Verhaeren, par exemple dans ces « *Ciels de suie des faubourgs* », quand le poète ne demande à ses lecteurs que d'ouvrir les yeux : « Regardez-les », répète-t-il avec insistance à ceux qui, détournant leur tête de la réalité, la détourneront encore longtemps des livres qui la montrent.

Avec *L'acier, la rose* (1966), Jean L'Anselme, Jean Breton, Serge Brindeau, Jean Dubacq et leurs collègues du Prix François

Villon considèrent que le poète Béchu s'est trouvé, à la veille de la cinquantaine, dans un style plus tranchant que jamais, dont les qualités sautent aux yeux : brièveté, évidence, énergie. On sait toujours exactement de quoi Jean-Louis Béchu nous parle et il n'a d'ailleurs que faire des entreprises dont le seul projet poétique est de noyer le poisson de leur thème, en réalité bien pauvre, sous l'élégance d'un propos qui « fait poétique ». Préférant résolument l'imperfection à la simulation, jamais Béchu ne pose. La rose demeure chez lui l'emblème lyrique d'une fragilité de la vie, de la chair, que tout menace. Le poète insiste : « Si nous outrepassons nos droits / Si nous donnons notre langue aux machines / Un jour elles nous diront / De retourner à nos cavernes. » Poète des bords de Loire, mais aussi de la Seine et des rues de Paris, poète des villes d'Espagne, des eaux de Venise et des côtes bretonnes, Jean-Louis Béchu vagabonde et cherche partout « la naissance du monde ».

Les quelques inédits réunis à la fin de ce volume sous le titre de Dernières notes datent des années 1990 et 1991. Béchu tente de sauver de la perte des visions et des pensées sur des morceaux de carton ou de papier rectangulaires plus petits que des sous-bocks, qu'il laisse traîner sur son bureau ou qu'il empile dans une boîte en plastique, sans couvercle. Dans ses dernières années, le poète éprouve visiblement de la difficulté à se défaire d'un sentiment de vanité devant l'écrit naissant, comme emprisonné dans ce « voyage au bout de l'ennui » auquel il compare, vers la fin, son existence. On y voit cependant le poète aux prises avec l'approche de la mort, hanté par les métamorphoses de l'être, vivant dans sa chair et dans son âme l'affaiblissement physique de la vieillesse au prix d'une frappante désillusion : « L'heure et le jour vont venir / De l'insondable chute / Des saisons et des signes. »

Jean-Louis Béchu meurt à Saran, le 28 avril 1996.

Alexandre Vigne

Paris-la-misère

(1950)

Ceux qui chapardent des volailles aux éventaires
Et ceux qui jouent du violon dans les couloirs du métro,
Ceux qui tressent des paniers
Ou vendent du muguet le premier Mai,
Ceux qui somnolent dans le hall des gares,
Ceux qui distribuent des prospectus
Ou quêtent aux terrasses,
Ceux qui attendent près des marchands de marrons
Quand le vent d'hiver tourne en rond,
Ceux que les agents réveillent
Sur les bancs des boulevards
À l'heure où la lune n'a plus qu'un pâle regard,
Tous ceux-là ont perdu l'espoir.

Regardez-les...

Foule lasse, basse, patiente, écrasée
Sous les bruits de la vie, insultante
Fête foraine étalée dans la brume, là-bas...

En Décembre, loin du poêle
Et si près du pavé on a l'onglée.
En Juillet on étouffe
Sous les verts de l'ombre
Près des verts de l'eau
Miroitante sous les arches.

Pour eux les heures sont longues,
Les pleurs inutiles
Les regrets stériles.

La senteur de Paris baigne leurs bouches ravagées
Où tremblent quelques chicots rongés d'alcool.
Peu leur importe qu'Hélène de Sparte fut belle
– Sa beauté n'a point changé leur laideur –
Peu leur importe Richard-Cœur-de-Lion,
L'Espagne et ses anciens galions !
Peu leur importe les rois de France,
Racine, Ingres et toutes les Notre-Dame-de-Recouvrance,
Peu leur importe l'oiseau qui chante au vers de Pétrarque,
L'essentiel est d'échapper aux trois Parques.

Les regrets,
Les heures,
Les pleurs.

Un relent de vin dans la barbe
Les paresseux que la lune endort
Dans un suaire de meurtre

Ronflent là, sur les quais,
Sur des sacs, près d'une porte cochère
Plus épaisse qu'un mystère.

Tendre sa casquette, ramasser des mégots,
Discuter à la gueule des chiens
Un croûton, une pelure, une ordure,
Vous jette, le soir venu,
Le long des rues,
Dans les profondeurs bienfaisantes du sommeil,
Sous les hangars du souvenir
Où la pluie ne tombe pas.

Dans des quartiers
Où ne tonnent plus
Les forges de la grand'ville.

Aucun jour chez eux
Ne s'appelle Pâques ou Noël,
Aucun livre n'est un missel.
New-York, Saint-Petersbourg, Liverpool?
Des pays de charogne comme les autres!
Partout les maisons sont pareilles et pareils
Les bourgeois gorgés d'or et de victuailles,
Les quais, l'angoisse, le froid, la honte et l'envie,
Les poubelles bourdonnantes de mouches ennemies.

Ah! mes amis
Longues les heures
Inutiles les regrets et les pleurs.

Si le sommeil tarde à venir,
Seuls dans la nuit,
Mains dans les poches...
Tout le long, le long des rues,
L'âme lasse,
Ou fait des grimaces
Dans les glaces,
Ou rôde comme le malheur
Derrière des grilles
Où suffoquent les locomotives
En partance...

Le long des grilles en pleurs
Le long des rues en sueur.

Sur la page,
Avant que rien n'y fut révélé,
Le Destin avant tout rayé
Alors?... alors
Tous les sans-le-sou, les ratés, les gueux,
Les amis des poux, les maigres, les échevelés,
Les crasseux, tous les condamnés de l'Infortune,
Vivent à part, sous les ponts, recroquevillés
Près des remous où carillonnent les cloches des noyés.

Dans la hune des rêves
Une péniche mugit et bave.

On n'embauche pas.

Ciels de suie des faubourgs
Gazomètres dans le petit jour

On n'embauche pas.

Pantin, Charonne, Aubervilliers,
Issy-les-Moulineaux, Gennevilliers.

On n'embauche pas.

Ménilmontant, Montrouge,
Chantiers, usines de Billancourt.

On n'embauche pas.

Écorchures, faim, vitrines où les doigts se brisent,
Pain dur, chair fétide,
Ongles et lèvres bleus de froid,
Voilà la justice, voilà la loi!
Mais à l'heure où les Dieux s'éveillent
Dans les eaux légères du matin
– Ô les roues du laitier, les lampes qui s'éteignent,
Les volets qui claquent, les toits, les arbres, l'aube enfin –
Toutes leurs misères s'évanouissent
Au son des angélus
Annonçant leurs noces avec la Liberté!

Ils sont trop réalistes, trop blessés,
Pour croire en la force future du monde
Car leur mémoire a perdu la clef de ces mots :
Draps, feu, tiédeur, fourrures, cadeaux,
Mains fertiles, cœur ouvert et blancs rideaux.

Regardez-les...

De Montparnasse à la place Clichy,
Les clochards, les compagnons de la détresse,
Les manchots, les culs-de-jatte,
Ceux qui tendent inlassablement leurs moignons nus
À la piétaille qui détourne la tête...
Regardez-les
Ceux qui mangent aux roulantes de l'Armée du Salut,
Ceux de la Bastille, de la Zone ou des Halles...

En savates, en sandales, ceux

De Barbès, du quai de la Râpée,
Les mort-nés, les fainéants, le gibier d'hôpital,
Les mauvais garnements et les filles vénales,
Toutes ces larves, ces veilleurs de chagrin
Sans forces, sans avenir et sans foi,
Sans argent, sans Dimanche et sans toit,
Oui, tous ceux-là vont courbant l'échine
Car ils seront charcutés
À l'amphi d'anatomie, École de Médecine.

Mais Paris a ces sortilèges :

Pigalle, jet d'eau, catins, foire aux musiciens
– Ô rue des Martyrs, les poulets, les homards,
Les fraises sur les feuilles, les bouteilles de Pommard –
Saint-Germain-des-Prés, la Rose Rouge, les cabarets
Et puis la nef noire de Notre-Dame
Amarrée en l'île Saint-Louis...
Louis d'or, qui dort dîne...

Mais il y a les manèges qui tournent
Les jours qui tournent
La vie qui tourne.

Est-ce bien vrai?

Et les mamans paradis perdus...
Les mamans qui ne jouent plus,
Et ne joueront jamais plus.

Oui, ils ont usé les pierres des villes hostiles,
Tendu patiemment leur sébile
À des gens cravatés de noir
Qui sortaient des églises à vitraux plombés
Des sept couleurs des sept péchés capitaux.
Puis, le soir venu,
Lassés des lunettes d'aveugle,
Lassés de l'écriveau,

Ils sont allés cracher dans l'eau.
Flac dans l'eau du reniement
Où dorment pour toujours,
Jongleurs d'antan, bateleurs et charlatans.

À quoi bon les enterrements ?

Paris mon habitude, Paris mon cœur,
Paris-la-Misère, Paris mon malheur.

De bistrot en bistrot les pauvres cheminent,
Flânent, sirotent et guettent
Une étincelle sur l'épée de la Seine
Enfoncée du Louvre à Suresnes.

Chômage, asiles de nuit, arbres d'ennuis
Où sont crucifiées les loques de la société...
Et pourtant – miracle ou suprême injure –
De trottoir en trottoir pauvreté chemine
Transportant sa vermine,
Qu'il pleuve ou qu'il neige,
Que le vent d'hiver tourne en rond
Ou que l'eau miroite sous les arches des ponts.
Et les mamans paradis perdus,
Toujours les paradis, toujours les mamans...

Beaux quartiers et grands cimetières dans la brume
Grandes gares et girls en robes de plumes,
Paris mon habitude, Paris mon cœur,
Paris-la-Misère, Paris mon malheur.